Peter Doig, *100 Years Ago (Camera)*, 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE 2021

Renseignements :
Éric Zuliani, eric.zuliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr
Renseignements :
Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 : *Ce qui vous angoisse*

Deuxième Leçon, janvier 2021 : lecture du *Séminaire* X, *L'angoisse*, chapitres 4 à 6 [1] :
Ce qui trompe ? – l'amour. Ce qui ne trompe pas ? – l'angoisse.

La phénoménologie de l'angoisse et le moment de l'angoisse

par Françoise Pilet

« Anxiété, stress, dépression, troubles du sommeil, tentatives de suicide, stress post-traumatiques…, conséquences de l'épidémie et du confinement » titrait l'article du journal *Le Monde* du 27 novembre 2020.

Excitabilité générale, attente anxieuse, accès de vertiges, accès de fringale, réveil nocturne dans l'effroi, troubles cardiaques, tremblements et secousses corporels, voilà quelques formes d'accès d'angoisse tirées d'une liste que Freud établit dans son premier texte sur l'angoisse de 1895.[2]

Ce sont là quelques manifestations phénoménologiques de l'angoisse. C'est l'angoisse « constituée »,[3] précise Jacques-Alain Miller avec Lacan.

Éric Laurent, dans un article paru dans *Mental*,[4] indique qu'il est important de désangoisser le sujet. Il n'est pas question de le laisser aux prises avec tous ces phénomènes d'angoisse, mais c'est pour mieux faire consister le symptôme. Il ajoute qu'il faut certes désangoisser le sujet, mais cela ne veut pas dire le déculpabiliser. La position du psychanalyste diffère de la position qui « plaide pour la déculpabilisation du sujet pour des raisons humanitaires ». Il s'agit pour le psychanalyste au contraire de maintenir la culpabilité pour atteindre la division du sujet. Désangoisser oui, déculpabiliser non. La direction de la cure permet non pas de guérir de l'angoisse mais de la traverser, de la franchir.

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.
[2] S. Freud, « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de "névrose d'angoisse" », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 19.
[3] J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du séminaire L'angoisse de Jacques Lacan », *La Cause freudienne* n° 59, p. 67.
[4] Éric Laurent, « Désangoisser ? », *Mental* n° 13, p. 21.

Dans ce séminaire, Lacan traite du moment de l'angoisse, qu'il distingue des phénomènes de l'angoisse. Ce moment peut très bien passer inaperçu, il peut très bien ne pas être repérable dans le concret et pourtant c'est un moment, un temps de l'affect important, puisqu'il nous donne accès au désir. C'est un moment logique nécessaire à la constitution du désir. C'est l'angoisse, dit-il, « constituante ».

L'angoisse a donc un versant phénoménologique, l'angoisse constituée, et un versant logique l'angoisse constituante, nécessaire à la constitution du désir. Ce séminaire, bien qu'intitulé *L'angoisse*, est en fait un séminaire sur le désir. C'est le fil que suit Lacan depuis le début de son enseignement – le fil du désir.

Sur le 4ème de couverture, Jacques-Alain Miller isole un extrait du chapitre IV « Tout ce que nous savons d'absolument nouveau et original sur la structure du sujet et la dialectique du désir que nous avons à articuler, nous analystes, nous l'avons appris par quelle voie ? Par la voie de l'expérience du névrosé. Or, que nous dit Freud à ce propos ? Que le dernier terme où il soit arrivé en élaborant son expérience, son point d'arrivée, sa butée, le terme pour lui indépassable, c'est l'angoisse de castration. »

Donc, nous, analystes, avons à articuler ce qu'il en est de la structure du sujet et de la dialectique du désir en partant de l'expérience analytique. Notre champ, nous dit Lacan dans ce séminaire est celui du désir.[5]

L'angoisse de castration et l'objet du désir

Ce que Freud rencontre au terme de ses analyses et au terme de son œuvre, c'est l'angoisse de castration.

Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »[6], de 1937, c'est-à-dire deux ans avant sa mort, Freud indique que les analyses se terminent pour l'homme comme pour la femme sur l'angoisse de castration. La femme découvre l'envie du pénis et l'homme, la protestation virile ou le refus de la féminité. L'analyse se termine pour l'homme comme pour la femme sur le roc de la castration.

Dans le chapitre IV, Lacan propose d'aller au-delà de l'angoisse de castration – c'est le titre que Jacques-Alain Miller a donné à ce chapitre. Il remet en cause la conclusion freudienne de l'analyse. « La castration imaginaire, dit Lacan, fonctionne pour constituer (…) ce qu'on appelle le complexe de castration »[7]. Cette castration imaginaire est le fait de penser qu'il nous manque quelque chose, (pour les filles, il leur manque le pénis) ou que l'on va nous enlever quelque chose (c'est la crainte de le perdre pour les garçons).

« L'angoisse sur laquelle nous avons ici à apporter une formule, précise Lacan, est une angoisse qui nous regarde, une angoisse que nous provoquons, une angoisse avec laquelle nous avons un rapport déterminant. »[8] Ce qui rend sensible que nous avons à apprécier pour chaque analysant jusqu'à quel point nous devons provoquer l'angoisse chez un sujet.

[5] J. Lacan, *L'angoisse, op. cit.*, p. 304.
[6] S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II,* PUF, 1985, p. 266.
[7] *L'angoisse, op. cit.*, p.59 .
[8] *L'angoisse, op. cit*., p. 71

L'objet dans l'expérience analytique

Dès le début du chapitre IV Lacan indique ce qu'il veut aborder par ce séminaire. « Par l'angoisse, par son phénomène mais aussi par la place que je vais vous apprendre à désigner comme étant la sienne, il s'agit d'approfondir la fonction de l'objet dans l'expérience analytique. »[9]

D'où les différents objets que Jacques-Alain Miller a épinglés en sous-titre du chapitre IV : *l'objet en pièce détachée, l'objet hofmannien, l'objet* a *postiche, l'objet-demande, l'objet qui ne manque pas.*

Lacan avait fait tout un séminaire sur la *relation* d'objet mais ici, il s'attaque à la *fonction* de l'objet dans l'expérience analytique, et cette fonction, ce sera, dans ce séminaire, d'être cause du désir.

Jusqu'à présent, j'ai noté en effet que Lacan avait considéré l'objet du désir sous sa face d'agalma. C'est l'objet en tant qu'il nous attire, l'objet vers lequel on est poussé. Il avait fait tout un séminaire sur ce sujet, le séminaire VIII sur le transfert. Dans celui-ci, Lacan prenait comme référence un passage du Banquet de Platon – Socrate n'est pas beau, il n'a rien d'attirant, et pourtant Alcibiade le désire. L'objet du désir d'Alcibiade se trouve caché dans Socrate. C'est l'objet agalmatique : Alcibiade déclare que Socrate est pareil à ces silènes qu'on voit exposés dans les ateliers des sculpteurs – si on les ouvre en deux, on voit qu'ils contiennent, à l'intérieur, des statues de dieux. Mais l'expérience analytique montre, pour Lacan, que l'objet agalmatique est un faux-semblant de l'objet du désir.

Si jusqu'à présent, Lacan avait suivi le chemin de l'amour pour questionner ce qu'il en est du désir et de son objet, dans ce séminaire, c'est par la voie de l'angoisse qu'il tente de répondre à la question de ce qu'est le désir, et ce qu'est son objet.

L'objet hofmannien

Prenons l'objet hofmannien que Lacan est allé chercher chez Freud dans son texte sur l'inquiétante étrangeté, *Unheimlichkeit*[10] – mot qui revient dans de nombreux chapitres du séminaire. *Das Unheimliche*, c'est le titre de Freud en allemand. On trouve le terme chez Lacan par exemple pages 53, 59, 60, 90.

Dans la première partie de l'enseignement de Lacan, l'objet cause du désir était au niveau spéculaire. L'enfant reconnait son image dans le miroir, il se retourne vers l'adulte qui acquiesce, et il jubile. C'est le stade du miroir. Il y a jubilation, satisfaction. Cette satisfaction, Freud l'appelle libido. C'est cette image que je reconnais et qui concentre la libido, ce qu'il y a de vivant en moi, qui devient cause du désir. C'est le schéma de la page 56 :

[9] *L'angoisse, op. cit.*, p.55.

[10] S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Éditions Gallimard, Paris, 1985, p. 213.

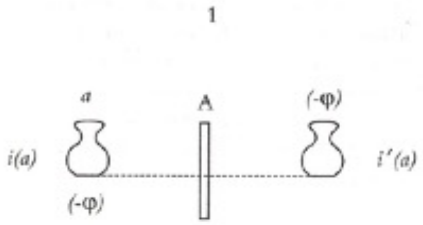

Schéma simplifié

La jubilation de l'enfant témoigne que la libido est passée dans l'image. L'enfant, pourrait-on dire, investit son image, l'image cause son désir.

Mais Lacan s'aperçoit que cela ne marche pas ainsi. Une part de la libido reste du côté du sujet. Une part de la libido n'est pas investie dans l'image. Cette part de libido, cette part du vivant qui ne peut être appréhendée ni par le symbolique, ni par l'imaginaire, Lacan la nomme « objet *a* » : d'une simple lettre, car cet objet n'appartient ni au symbolique ni à l'imaginaire. Donc, au niveau de l'image quelque chose manque, que ce soit au niveau de sa propre image ou de l'image de la personne aimée, ou de toute autre personne. Dans l'image il y a un vide, que Lacan écrit (-*φ*). Ce vide correspond à cette part du vivant qui reste du côté du sujet, et ceci, de structure. Cet objet qui nous pousse à, qui nous entraine vers, cet objet qui nous tient vivant, c'est un objet particulier, un objet qui n'a pas de substance, et que Lacan introduit au vu de ce qui se dit dans l'expérience analytique.

L'objet hofmannien met en scène l'étrangeté et déclenche l'angoisse. Cet objet met en scène cette part de libido, cet objet *a* qui normalement n'apparait pas dans l'image qui est soustraite de l'image mais qui justement ici apparait – d'où cette étrangeté, d'où ce moment d'angoisse. C'est l'apparition dans l'image de quelque chose qui ne devrait pas y être.

L'objet hofmannien permet à Lacan de faire objection à Freud en ce qui concerne l'angoisse de castration. Le conte d'Hoffman que Freud utilise pour démontrer l'angoisse de castration est « L'homme au sable ». Freud indique tout d'abord une particularité de la langue allemande concernant l'*Unheimlich*. C'est une variété particulière de l'effrayant nous dit Freud, car c'est effrayant mais en même temps, c'est quelque chose « depuis longtemps connu » ou « depuis longtemps familier. » *Heimlich*, nous dit Freud, c'est ce qui est caché, dissimulé. Et Freud de conclure sur le mot *Unheimlich*. « Serait *Unheimlich* tout ce qui devrait rester un secret, dans l'ombre et qui en est sorti ».

L'homme au sable

Nathanaël, un étudiant, reçoit la visite d'un opticien ambulant, Giuseppe Coppola, qui lui propose des baromètres. Il refuse, il est troublé et a même envie de le pousser dans l'escalier. Il écrit à sa fiancée qu'il a eu une horrible vision. Cet évènement le renvoie à son enfance, à la mort de son père.

Après le repas du soir, son père racontait des histoires, puis la mère envoyait les enfants au lit en leur disant que le marchand de sable allait passer. Dans son lit, il entendait des pas et était pris d'effroi malgré les dires de sa mère que l'homme au sable n'existait pas. Mais la servante lui disait que l'homme au sable jette du sable sur les yeux des enfants, à leur faire pleurer du sang, puis plonge les enfants dans un sac et les apporte à ses propres enfants qui ont des becs crochus et leurs piquent les yeux jusqu'à les faire mourir.

L'image de l'homme au sable se grava dans sa mémoire. Un jour, il se cacha pour voir qui était cet homme dont il entendait les pas. En fait cet homme était le vieil avocat de son père, Coppélius, un homme au physique affreux.

« Je croyais apercevoir autour de moi des figures humaines sans yeux avec des cavités noires ». L'enfant tombe terrassé par l'horreur. Coppélius veut lui arracher les yeux, et son père demande grâce pour les yeux de son fils. Il se réveille.

Freud écrit : « Le sentiment d'inquiétante étrangeté se rattache directement à la figure de l'homme au sable (qui apparait sous les traits de l'opticien), donc à l'image d'être privé de ses yeux. »[11] Freud parle à ce sujet d'angoisse de castration.

Si Freud considère que l'angoisse de Nathanaël est provoquée par l'amputation des yeux : c'est une angoisse de castration. Pour Lacan au contraire, il y a *présence* des yeux – en fait, du regard – là où ils ne devraient pas être. Ce qui était *heim* est devenu *unheim*. Cette « partie du corps », ce regard, porté par les yeux, normalement caché, est passé à l'extérieur et l'angoisse survient.

Quand un objet vient à la place du vide, quand un objet apparait là où il ne devrait pas, c'est l'angoisse. Lacan montre avec cet exemple que l'angoisse n'est pas liée au manque, mais à *l'absence de manque*. Lacan évoque l'angoisse de l'échec, en nous précisant que ce n'est pas l'échec qui est angoissant, mais la réussite. Ce qui est craint, c'est la réussite. « C'est toujours le *ça ne manque pas. »*

Ce qui trompe, et ce qui ne trompe pas

Le titre de cette Leçon d'introduction met en exergue une dichotomie : d'un côté ce qui trompe, de l'autre ce qui ne trompe pas. Cette dichotomie correspond à une nouvelle direction dans l'enseignement de Lacan.

Pour se guider dans l'enseignement de Lacan, il faut s'appuyer sur les trois registres que sont l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel. Ces trois registres structurent ce qu'il en est de l'être humain et ils sont importants à considérer pour ordonner les dires du patient. Le tout début de l'enseignement de Lacan explore comment l'Imaginaire structure l'être humain. C'est la période du stade du miroir, du narcissisme, de l'amour narcissique, du schéma optique.

À partir de 1953, Lacan explore le domaine de l'analyse en lien avec le registre symbolique à tel point qu'il en vient à considérer que la totalité des symptômes peuvent se résorber dans le symbolique.

Dans ce Séminaire X sur l'angoisse, Lacan précise qu'il n'y a pas eu deux temps dans son enseignement, contrairement à ce qui se dit, un temps centré sur l'imaginaire, puis un temps centré sur le symbolique ou le signifiant. « J'ai entremêlé les deux registres, dit-il, depuis le début de mon enseignement. »[12]

À ce moment de son enseignement, au bout de 10 ans, Lacan s'aperçoit que les repères du symbolique et de l'imaginaire ne suffisent pas à rendre compte de l'expérience analytique. Il y a un reste, quelque chose résiste, qui ne peut être attrapé ni par l'Imaginaire, ni par le

[11] S. Freud, *op. cit.,* p.229.
[12] J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.,* p. 40.

symbolique. Les patients tiennent à leurs symptômes, il y a un au-delà du principe de plaisir, comme l'avait déjà noté Freud, un déplaisir dit Lacan, qui appartient au domaine de la jouissance.

Ce reste, ce qui résiste au déchiffrage, cet au-delà, ce déplaisir… c'est le réel. D'où la question de Lacan : comment appréhender le réel dans l'expérience analytique, en ne perdant pas de vue que l'analyse est une expérience de parole, et uniquement une expérience de parole. Il s'agit de faire entrevoir au patient son rapport au réel, son rapport à sa jouissance, *jouissance* ne voulant pas toujours dire plaisir en psychanalyse.

Ce qui trompe : l'amour

L'angoisse est un affect, il s'éprouve. L'amour fonctionne comme un voile sur l'angoisse. Lacan, dans ce séminaire, veut nous montrer quelle est la place de l'angoisse dans l'expérience analytique. Dans le registre des mots et des images, on ne peut qu'être trompé. Dans l'analyse, on cherche les mots. Nous ne sommes jamais certains. On dit quelque chose, on croit que c'est une vérité, puis la séance suivante, quelques mois ou quelques années après, ce dit n'est plus vérité. Une autre vérité s'y substitue, etc… C'est ce que Lacan nommera la *varité*. Il en est de même pour les images. Un jour, on se trouve beau ou belle, on le trouve beau, on la trouve belle – et le lendemain, c'est l'inverse.

Concernant l'amour, nous pouvons prendre un autre passage du conte de l'Homme au sable : le coup de foudre de Nathanaël pour Olympia, la fille du professeur. Cette jeune fille est en fait une automate avec des yeux fixes. Voici le passage :

> « Il regardait sa fille, ses yeux étaient fixes, comme morts. Mais plus il regardait, plus il lui semblait que ses yeux s'animaient. Il eut le coup de foudre, il ne pensait plus qu'à elle. Nathanaël était dans un ravissement, il prit la lorgnette et dans ses yeux vit l'amour et le désir ».

C'est son propre regard porté sur Olympia qui anime ses yeux, c'est le coup de foudre qui voile ce qu'est véritablement Olympia.

Autre exemple pris dans le livre d'Hervé Le Tellier, *L'anomalie*.[13]

Lucie est jeune, André est beaucoup plus âgé. Il lui dit qu'il l'aime. Elle se méfie de la phrase. Un jour il lui dit dans ce restaurant « Tu sais, Lucie, je tiens à toi, (…). Mais si tu veux un jour de moi comme compagnon, pour le temps que tu voudras, ce sera à toi de faire le premier pas… » Le regard qu'il lui porte à cet instant n'a pas d'âge. Elle est troublée, elle sourit, (…) « Dès cet instant un peu prodigieux André et elle ne se plus quittent plus. »

Quelques mois plus tard, dans ce même restaurant, elle le regarde, n'a envie que d'être ailleurs, le froid s'installe dans son cœur. Elle sourit à ce Monsieur de nouveau vieux. Le voile est levé.

[13] H. Le Tellier, *L'anomalie*, Gallimard, 2020, p.37.

L’angoisse et le réel.

Ces deux termes sont associés et cheminent ensemble tout au long du séminaire. C’est à partir de ce séminaire que Lacan prend en considération ce qui résiste à la symbolisation, c’est-à-dire le réel. Qu’est-ce que le réel, et comment l’appréhender dans l’expérience analytique ?

Dans ce séminaire, il faut distinguer, nous dit Jacques-Alain Miller, deux parties concernant le statut de l’angoisse. Les deux premières parties concernent l’angoisse comme signe du désir de l’Autre — il y a encore quelques adhérences au signifiant, au monde symbolique, au champ de l’Autre. Puis dans la troisième partie, le statut de l’angoisse change et devient *signal du réel*.

Françoise Pilet